

FANNY DUGAS

UNE VIE DE RÊVES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042518721

Dépôt légal : août 2025

« À tous mes loupés, mes ratés, mes vrais soleils
Tous les chemins qui me sont passés à côté
À tous mes bateaux manqués, mes mauvais soleils
À tout ce que je n'ai pas été. »

Jean-Jacques Goldman

À mon père.

Chapitre I

C'est très bien de rentrer à pied. Je ne râlerai pas. Je refuse de ressembler à ces milliers de gens qui se plaignent du RER. Marcher c'est bien pour ma santé. Ma santé me remercie. Si. C'est évident. Et la pluie n'a jamais tué personne. Et... tiens, il ne fonctionne plus ce lampadaire. Du coup la rue est super glauque. Ouais, mais je ne vais pas devenir parano pour aut... qu'est-ce qu'il fait lui ? Il se gare ou il me suit ? Ha il se gare. Ouais c'est bien ce que je disais, je n'ai rien à craindre. Et puis je suis quasiment arrivée. Hop, on évite la bosse dans le trottoir. Héhé... je n'ai pas trébuché ce soir ! C'est de bon augure ça. Forcément.

J'en étais là de mes réflexions quand j'arrivais enfin devant ma porte d'entrée. Toujours récalcitrante. Encore quelques marches à monter dans le noir (pour une raison obscure, c'est le cas de le dire, il n'y avait pas de lumière dans la cage d'escalier), et me voilà chez moi. Bruyamment accueillie par mes chats, Je me fraie un chemin et referme vite la porte derrière moi. Ce soir il y a du vent, je ne veux pas que mon jeune félin aille jouer dehors. Oui c'est idiot, mais j'ai peur qu'il s'envole. Ou qu'il s'éloigne trop. J'ai besoin de tout mon monde ce soir pour me sentir en sécurité. Et surtout, surtout, pour me sentir aimée.

Ce n'est pas que la journée se soit mal passée. Un mardi normal. Trop de monde dans les transports, j'étais trop couverte, mais c'est un peu le problème en octobre. On ne sait pas comment s'habiller. Puis le labyrinthe de couloirs aux Halles et enfin l'air libre. Les pavés qui défilent sous mes pieds. J'ai ressorti les bottines en cuir ce matin pour accompagner ma petite robe noire. Je me sentais jolie dans Paris. Faut dire que cette ville magnifie tout. En tout cas, ce matin c'était le cas. J'effleurais les trottoirs, pressée comme chaque matin d'arriver au bureau.

Je fais partie de ces quelques élus qui aiment leur emploi. Enfin j'aime surtout mon collègue. Mais je ne déteste pas mon boulot. Je suis appréciée par mes clients. Je travaille bien, sans excès. Et j'ai le collègue le plus indécis de la planète. Désirable forcément,

et flou. Je ne sais jamais sur quel pied danser, ni si l'ambiance sera houleuse. Heureusement j'ai le pied marin.

Donc un mardi normal. Le café partagé avec l'adoré. La journée à multiplier les occasions et les excuses pour le croiser. Entretenir la complicité, c'est un travail à temps plein. Puis l'après-midi était déjà bien avancé quand il a finalement sonné le glas de cette bonne ambiance. Il était désolé, vraiment, ce n'est pas de sa faute, mais il ne va pas pouvoir me voir ce soir comme prévu.

J'ai entendu qu'il était question d'une sombre histoire de chauffage en panne, je me suis dit qu'il faisait pourtant encore doux pour l'allumer. Puis je me suis dit que je n'avais pas mon mot à dire s'il veut chauffer chez lui dès le début de l'automne. Moi, j'essaie chaque année d'allumer le plus tard possible pour faire des économies.

On ne se verra donc pas. Encore. Encore une soirée de perdue. Encore une petite robe vexée.

Et puis ce poids-là, qui vient peser sur mon cœur. Vite, l'ignorer. Vite retrouver mes chats. Mon antre. Et puis ça tombe bien finalement qu'il ait annulé, je suis fatiguée ce soir. J'ai hâte de me rouler en boule sous ma couette, le corps collé à mon chat tout en ronrons.

D'ailleurs il n'a pas annulé, il a dit « on remet ça, hein ». Donc, peut-être qu'il pourra demain. Et de m'endormir en me demandant ce que je mettrai pour me porter chance.

« On ne te demande pas de penser ! »

Je me réveille avec cette phrase qui résonne. Et c'est étrange, car cette phrase, je suis sûre de l'avoir entendue quelque part. Mais impossible de me souvenir quand ni où. Ni de reformer les pièces de ce rêve. J'ai le sentiment de m'être vue, comme si je survolais la scène, mais dès que j'essaie de m'accrocher à un détail, il m'échappe. Et impossible de savoir qui pouvait bien asséner une telle phrase. Si violente, si méchante.

Mon réveil sonne à nouveau, Je n'ai plus le temps de m'interroger. Tant pis. J'ai dû entendre cette phrase dans une de mes séries fétiches. Oui, ça doit être ça.

Puis avec tout ça, je n'ai pas pris le temps de réfléchir à ma tenue, ça me met de mauvaise humeur. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Nourrir mes chats. Filer sous la douche. Enfiler des collants déjà, et on verra après quelle robe viendra m'habiller.

Je pourrais mettre la petite robe imprimée léopard. Je trouve ça un peu osé, mais je suis assez remontée ce matin. C'est mercredi. Je n'aime pas le mercredi. C'est la journée des enfants et je n'ai pas d'enfants. J'ai des chats. Et je ne suis pas familière avec le concept d'enfant intérieur.

7 h 50. Je suis prête. Un dernier tour de l'appartement pour vérifier que les fenêtres sont bien fermées. Des mots susurrés à mes deux amours poilus en promettant de rentrer vite. Et en espérant mentalement que je leur mens et que ce soir, je découvrerai. Fermer le verrou. Vérifier une fois, deux fois... trois fois, que la porte est bien fermée. Parce que, si je ne rentre pas ce soir, je veux avoir l'esprit tranquille, certaine que personne ne viendra s'introduire chez moi.

8 h 20, j'ai marché et me voilà sur le quai du RER, j'essaie de ne pas laisser la tension monter en voyant déjà le monde qui s'agglutine. Combien sont-ils à faire tous le même trajet chaque jour ?

C'est vertigineux quand on y pense. La masse humaine rythmée comme du papier à musique.

Je trouve ça fascinant dans le sens nauséeux du terme.

8 h 55 Je termine mon trajet à pied. Je suis dans les temps, largement, mais comme tous les matins, je marche avec le sentiment d'urgence que seul le retard avéré peut donner.

J'ai toujours l'impression d'être en retard dans ma vie. Je ne me rends pas compte que c'est l'inverse qui me freine : je suis toujours en avance sur mon temps. Et surtout sur celui des autres.

La preuve, ce matin, il est en retard. Il sera donc de mauvaise humeur. D'ailleurs, il suffit d'entendre avec quelle force la porte de son bureau est claquée, je sais. Je commence à rentrer dans ma coquille et aurais préféré être à mon bureau plutôt que là, à l'attendre comme une empotée, prête à lui faire couler son café.

Surtout qu'il n'en veut pas. Pas de suite. Mais quand ?

Il est question de son fils. De son ex. De son chien. Ou du voisin. J'essaie de suivre. Et de compatir. Même si parfois je trouve qu'il exagère. Surtout quand il exagère. « Mais tu as raison, bien sûr... franchement t'es pas aidé... non, mais tu as bien fait de lui dire ça... ».

Le téléphone sonne, le sien. Il a disparu. Je n'existe plus. C'est sa sœur qui l'appelle. Je ne fais pas le poids, alors je retourne penauda à mon bureau en essayant d'activer les braises d'une colère qui a la

flemme. Je n'ai jamais su être en colère. À chaque fois, ça me fait l'effet d'un pétard mouillé. Et je n'ai pas envie de devenir comme lui qui use de sa colère comme d'un carburant. Moi, je veux du calme. Et qu'on se marre.

Alors que je traverse la cour, je crois entendre qu'on m'adresse un compliment. Je me retourne un peu hagarde, comme groggy après les coups que je n'ai pourtant pas reçus. Oui, un de mes collègues me trouve en beauté apparemment. Ça me gêne. Je me trouve bien trop habillée pour travailler. Je tire sur les pans de ma robe que je trouve soudainement trop courte. Indécente.

Ce compliment, je voulais qu'il vienne de lui. Pas de l'autre.

« On ne te demande pas de penser ! »... encore cette phrase qui trotte...

Mais d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Comment on fait pour ne pas penser ?

Ça, j'aimerais bien le savoir ! Parce que je ne sais faire que ça, penser. Imaginer. Supposer. Déduire. Conclure. Me résigner. Alors ça me ferait des vacances de connaître le secret pour ne plus penser. Oui, je ne demande que ça, moi, de ne pas penser !

Pis c'est mesquin aussi. Pourquoi me demander de ne pas penser... Parce que je pense mal ? Trop ? De travers ? En quoi ça gêne qui d'abord ?

Je ne suis pas plus avancée. Et cette impression d'avoir déjà entendu ça quelque part... ça me laisse un goût bizarre dans le corps. Une sorte de tiraillement qui vient titiller ma mélancolie.

— Hé, Fanette, tu penses à quoi là ?! Tu m'écoutes ?!

Non, je n'écoutais pas. J'étais partie un peu loin, embarquée par mon flot de pensées, je voguais à des années-lumière de mon amie et collègue Mathilde. Alors, je redescends fissa et lui assure que si si, je suis là. Je rattrape de justesse les dernières phrases que mon cerveau avait entendues sans les écouter et hop, je rebondis :

— Oui ça a l'air sympa ce film, mais je ne vais pas pouvoir ce soir.

— Ben pourquoi ? Allez... tu ne sors jamais !

— Mais si je sors, pis je suis beaucoup sortie avant... non, mais le ciné en semaine... je n'ai pas envie de prendre le RER tard... pis...

— Ne me dis pas que tu espères le voir ce soir ?!

— Je n'ai rien dit...

— Pas la peine... suffit de voir ta tenue et ta frimousse ma belle ! Allez, laisse tomber. Il te mène en bateau. Tu n'es pas à sa disposition !

— Non, mais carrément pas, je te dis que j'ai pas envie de prendre le RER trop tard, c'est tout !

— Ouais à d'autres, hein... je te connais comme si je t'avais fait ! Franchement, c'est vraiment un tocard ce type. J'espère que, ce soir, il t'annulera pas encore et qu'il va ouvrir les yeux. Parce que, sinon, crois-moi, il aura à faire à moi !

— Haha t'es bête... non, mais là je vais le laisser se calmer, mais ouais, hier, il ne pouvait pas, c'était pas de sa faute tu comprends, mais du coup, ça doit être bon pour ce soir.

— Ouais ben tu fais ce que tu veux... mais à ta place, je me préviendrais d'autres choses, juste pour qu'il t'entende lui dire « ha non sorry, ce soir je peux pas ». Ça lui ferait les pieds à ce nigaud !

— T'as raison Mimi, t'as raison.

Mimi.

Fanette.

Ces surnoms ridicules. Mais on est connu comme ça ici. Les deux copines qui se comprennent à mi-mots.

La lumineuse et l'éthérée.

La fonceuse et la réfléchie.

Laurel et Hardy.

Et pourtant, Dieu sait que j'ai su briller. Éblouir même. C'était si facile. Il suffisait d'imaginer ce qu'aurait fait mon idole de toujours. Marilyn. L'incandescente. Hallucinante de force déguisée en fragilité. Mon héroïne.

Je suis tombée amoureuse de Marilyn avant même de connaître son nom. Haute comme trois pommes, je répétais un « pou pou pi dou » maladroit en tortillant du popotin. Fière de l'effet que je faisais sur mes grands-parents.

C'est plus tard que j'ai fait connaissance avec celle que j'allais vénérer. Que j'allais comprendre qu'il ne fallait pas se laisser leurrer par les paillettes, la voix fluette. Que derrière le personnage il y avait une femme brillante, au QI supérieur à celui d'Einstein. Qui avait un plan de carrière, une culture littéraire. J'ai tout lu, tout vu. Quand je serai grande, je voulais être elle.

« On ne te demande pas de penser ! »

Certes.

Mais alors, je fais quoi si je ne pense pas ?

« Travailler » me répond le rabat-joie qui me sert de cerveau.

Bon. Ça passera le temps. Travaillons.

17 h je commence à m'impatiser. J'ai croisé l'énergé en coup de vent aujourd'hui. Une sombre histoire de logiciel en panne sur un film américain. L'heure est grave donc. J'ai très envie de plaisanter sur le sujet, mais je sens que je ne pourrai pas désarmer cette bombe.

Les minutes s'égrènent. Il commence à pleuvoir. Octobre joue sa partition à la perfection.

17 h 52 je ne tiens plus. Je prétexte une question bête pour aller le trouver à son bureau.

Il est en ligne avec les States comme ils disent.

Je le dérange.

Je fais mine de ranger les tasses qui traînent, sales.

Pour me donner une contenance, je vais même pousser le vice jusqu'à les laver.

J'attends.

Alors que je m'apprêtais à me lancer dans une session de cent pas appliqués dans le couloir, il raccroche. J'essaie de comprendre si le problème est réglé, si on peut reprendre le cours de nos vies. Normalement. Il voit rapidement où je veux en venir. Moi qui suis pourtant si subtile... et il met fin à mon attente d'une phrase. Une sentence.

— Tu éteindras ? Je file, j'ai répèt' ce soir !

— Ha bon ? Vous avez repris avec le groupe ? Je croyais...

— Ouais et je suis à la bourre, Fanny. On n'avait jamais dit qu'on se verrait ce soir. On se capte plus tard. Je t'appelle ».

Et il me plante là.

Voilà.

On a repris le cours de nos vies. Comme avant.

Finalement il a éteint. Un réflexe sûrement.

Me voilà à moitié engagée dans le couloir. Dans le noir.

C'est tout moi ça.

Dans le noir.